

## D'UN FETICHISME A L'AUTRE

Albert MAITRE

La psychanalyse, plus précisément dans son orientation lacanienne, entend le symptôme comme un fait de langage. Cela revient à dire qu'il obéit dans sa constitution à la logique langagière, tant dans son aspect formel, que par la jouissance inhérente à la langue. Il représente une manière singulière de faire objection à l'absence du rapport sexuel, tout en répétant cette absence sous la forme d'un empêchement. Sa singularité est relative, puisque la dimension discursive du lien social imprime aussi sa marque sur l'aspect manifeste du symptôme. Ainsi, à certaines époques, l'hystérie a pu être la forme d'expression du conflit psychique, alors qu'en d'autres temps, c'est par la dépression qu'il se manifestait. Il s'agit là de moments où la plainte ne semble audible qu'en s'exprimant avec certains signifiants. Comme si, un certain consensus social s'établissait sur la manière dont pouvait se dire et être entendue une objection à la propension du discours du Maître à faire univers par la norme qu'il édicte avec ses signifiants-maitres.

Les perversions semblent aujourd'hui une modalité insistante pour la condition subjective de notre temps. Précisons que ce terme de perversion, hérité de la médecine légale, reste connoté moralement de manière négative. C'est pour s'en démarquer que les associations gays et lesbiennes ont pu obtenir des psychiatres que l'homosexualité ne soit plus répertoriée dans les dernières versions du DSM comme perversion. Il faut préciser, que si Freud reprend ce terme de perversion, consacré par l'usage dans la clinique psychiatrique, c'est pour l'éclairer autrement, en le spécifiant comme une manière particulière de traiter l'angoisse de castration, distincte des modalités névrotiques ou psychotiques. La clinique des perversions semble revêtir aujourd'hui un aspect paradoxal. Un certain nombre de pratiques qui en relèvent ne sont plus considérées socialement comme des perversions dans la mesure où elles concernent des adultes consentants. Par contre, sont plus fortement médiatisés et pénalisés la pédophilie, le harcèlement sexuel et moral. A tel point, que ces sujets font la une des médias et des succès d'éditions (1). On remarquera, que l'objet du jugement moral s'est déplacé d'une conduite jugée en soi répréhensible au non-consentement. Ceci illustrant que nous sommes passé insensiblement de la Loi au Contrat. Ce qui dénote un changement du discours organisant le lien social. Hormis donc les atteintes au consentement, on assiste à une certaine banalisation des conduites déviantes. Un exemple de cette banalisation nous est offert

chaque jour dans nos journaux par la pratique du capitalisme financier où l'escroquerie semble la norme de fonctionnement. La dénonciation des scandales relevant plus d'une pratique de camouflage d'un fonctionnement courant que d'une volonté de correction. A tel point, qu'on peut se demander si la modalité perverse ne serait pas une nouvelle norme induite par la forme réifiée du discours du Maître aujourd'hui ? C'est semble-t-il ce qui peut se lire dans la promotion médiatique de la « perversion narcissique » (1). L'auteur de cette promotion, qui avait précédemment médiatisé avec succès le harcèlement moral au point que le législateur légiféra dans la hâte, reprend cette entité clinique d'un psychanalyste, P.C. Racamier (2). Celui-ci dans son ouvrage : Le génie des origines (1992) considère qu'il s'agit là d'une modalité de perversion qui se différencie des perversions sexuelles, bien qu'elle puisse s'y associer. Dans la perversion sexuelle, l'autre est le partenaire nécessaire pour donner consistance au scénario agi, dans lequel les places sont réversibles selon le destin des pulsions, comme Freud l'a décrit. Dans la perversion narcissique, l'autre serait réduit à n'être qu'un instrument pour faire valoir le narcissisme du « pervers ». La jouissance semblerait relever de faire éprouver à la « victime » qu'elle n'est qu'un objet de consommation jetable. Les promoteurs de cette « nouvelle » forme clinique de perversion ont élaboré une psychopathologie explicative et une caractérologie visant à aider les victimes potentielles à repérer leur bourreau, à l'éviter ou à le quitter. Laissons-là ces bonnes intentions et retenons comme symptomatique d'un temps historique la promotion de cette nouvelle clinique. Précisons que ce temps historique ne la crée pas de toute pièce, mais en fait une expression privilégiée d'un fonctionnement subjectif favorisé par un contexte.

Si nous voulons avoir une approche qui ne se limite pas aux émois de la Belle-âme, encore faut-il pouvoir répondre à certaines questions.

La distinction perversions sexuelles/perversion narcissique est-elle tenable ? Ce signifiant, s'il dénote une dimension symptomatique du lien social actuel, que répète-t-il de sa structure ?

#### NARCISSISME ET (OU) SEXUEL

L'opposition du narcissisme et du sexuel semble trouver sa justification dans l'article de Freud : « Pour introduire le narcissisme », où il oppose deux modalités d'aimer selon que l'objet aimé est une duplication de l'image du corps propre idéalisé ou bien qu'il représente l'objet de la pulsion. Freud soutient une transition génétique entre ces deux modalités, l'une se développant à partir de

l'autre. On commencerait à aimer quelqu'un de semblable à soi comme autre, avant de l'investir sur le mode d'un « support » de l'objet partiel.

Le lien entre ces deux formes d'aimer est établi par les mouvements de la libido, or celle-ci est phalliquement orientée, ce qui plaiderait pour une sexualisation du narcissisme. Toutefois ce qui spécifie la manière objectale d'aimer relève d'une jouissance hors-corps qui implique la castration et donc une jouissance d'un ordre différent caractérisée par son aspect limité. Il y a donc une aporie dans la perspective d'une différenciation narcissisme/amour d'objet. Elle tient au fait que le narcissisme est posé comme point d'origine dans une perspective de développement. Cette butée peut être levée si on recourt à la triplicité des catégories de l'imaginaire, du symbolique et du réel, permettent de dépasser l'opposition duelle du narcissisme et de l'objet. Plutôt que de penser en termes de développement temporel, le nouage RSI permet d'envisager une simultanéité structurante dont l'effet est la fonction phallique avec des implications cliniques diverses selon que la castration est refoulée, déniée ou forclosée.

Parler de perversion narcissique revient à dire qu'un déni porterait sur l'ego et à faire de celui-ci le fondement de la subjectivité, ce qui de fait nous ramènerait à l'ego-psychologie. Cependant, si nous avons considéré comme symptomatique de notre temps cette « nouveauté » clinique, c'est que nous lui reconnaissons un point de réel que nous allons évoquer. Ce qu'il y a de réel dans la perversion narcissique pourrait être une subjectivité qui se soutiendrait d'un symbolique délesté du corps, tenant par la seule jouissance de son fonctionnement, et déplaçant la production de l'objet (a) sur un autre, traité comme un déchet. Cette économie subjective a sa cohérence par le scénario qui la sous-tend où la castration réalisée chez l'autre supporte la dimension du réel et évite une issue délirante ; mais se pose alors la question de ce qui fait fonction de fétiche dans une telle configuration subjective, puisque le fétiche est le trait clinique caractéristique des perversions.

## DU FETICHE

Le signifiant fétiche semble avoir été introduit par des religieux portugais qui nommaient ainsi les objets vénérés par les indigènes. Ces pratiques idolâtres sont toujours dénoncées chez l'autre. Le christianisme, par son usage des reliques, montre que ce que les religions « civilisées » mettent à la porte revient par les fenêtres de leurs pratiques. C'est dire que la fonction du fétiche est non seulement répandue, mais fait partie des aménagements que chacun se donne

dans sa confrontation au manque, à l'absence, à la perte, bref à ce à quoi nous astreint le signifiant.

Les études psychopathologiques et médico-légales des perversions sexuelles du XIX<sup>ème</sup> siècle ont décrit les pratiques fétichistes, mais c'est à Freud que revient le mérite d'avoir reconnu la fonction du fétiche comme modalité de déni de la castration du corps de la mère. L'objet fétichisé est quelconque. Il ne prend valeur de fétiche que dans un scénario agi où son application sur le corps de l'autre déjoue l'angoisse de castration et permet un passage à l'acte sexuel. Ainsi, le principe de plaisir vient mettre un terme réel à la jouissance de l'Autre. Dès lors le fétiche redevient un objet indifférent.

La dimension du passage à l'acte est essentielle pour spécifier les perversions sexuelles. Elle est souvent confondue avec la possibilité de l'acte et ceci rend compte de la fascination et de l'envie que le discours pervers peut exercer sur le névrosé. Si ce passage à l'acte est résolutif de l'angoisse, cela implique qu'il traite à sa manière un fantasme angoissant, non pas par un symptôme générant un empêchement, comme cela se produit dans la névrose, mais par la mise en place d'une réalité fictive où le fantasme de castration, dénié par le fétiche, permet au fantasme incestueux de s'accomplir. En d'autres termes, la présence d'un objet réel permet d'exercer un démenti au fait que pour le parlêtre, la jouissance de l'Autre est interdite. Il y a quelque chose de subtil dans le scénario pervers, dans la mesure où la nécessité du fétiche détermine une limite réelle à la jouissance, tout en laissant imaginer que sa possession la rend illimitée. Il faut préciser que si cet objet peut être très varié, la signification qu'il représente ne l'est pas. Elle est phallique et sa genèse, quand elle peut être établie, permet de remémorer sa présence au moment, et dans le contexte, où fut perçue la différence des sexes. Il s'agit toujours d'un objet, contiguë ou en contact avec le corps, sur lequel le regard s'est porté juste avant d'être frappé d'effroi par la vue insoutenable du sexe féminin. L'objet fétichisé est en quelque sorte un monument commémoratif. Sa réalité soutient l'illusion qu'il y avait « quelque chose » plutôt que rien et en même temps, elle fait bord au réel dénié, ce qui permet de le connaître, sans en être affecté.

Ce rappel de la fonction du fétiche, à propos de ce qu'il est convenu de nommer perversions sexuelles, est-il extensible à toutes les conduites considérées comme déviantes ? Les troubles des conduites alimentaires et les addictions sont-ils explicables par le fétiche ? Il est remarquable qu'un objet, là encore, semble opérer pour faire comme si la correction du manque de l'Autre était possible. Le fait que l'objet n'ait pas un aspect formellement phallique, n'exclut pas que la

signification qui lui est attribuée le soit. Mais on peut se demander si la dimension économique du passage à l'acte ne prend pas le pas sur toute problématique de la signification en ne lui laissant plus aucun espace ou temps pour se déployer. Alors que le champ d'action et d'efficience du fétiche était limité à traiter les incidences subjectives de la sexualité, d'autres formes d'usage de l'objet semblent avoir pour fin une annihilation des incidences subjectives de la fonction de la parole. Ceci est sensible dans le fait que depuis et avec Sade, la perversion sexuelle ait pu produire un discours, ce qui semble moins évident pour l'anorexie, la boulimie et les addictions, où le défaut d'énonciation se traduit souvent par la monstration.

La distinction dans le champ des conduites considérées comme déviantes, entre celles qui tiennent discours pour se faire reconnaître comme telles et celles qui semblent vouloir montrer l'inanité de la fonction de la parole, permet de rendre compte de la spécificité de la « perversion narcissique ». Spécificité qui n'exclut pas son association avec les perversions sexuelles. Le qualificatif de narcissique est à entendre comme velléité d'élimination de la fonction de l'Autre comme lieu de la parole. La problématique du fétiche s'y pose différemment puisque la fonction phallique n'est pas organisatrice. Ce qui fait bord, c'est le réel de la décharge du passage à l'acte. L'objet qui semble jouer la fonction de fétiche intervient davantage comme élément de jouissance que comme élément de signification, ce qui est la fonction classique du fétiche. La perversion narcissique serait donc une illustration actuelle du refus des incidences subjectives de la fonction de la parole.

Ceci nous invite à nous pencher sur la manière dont s'exprime aujourd'hui le discours du Maître.

## UN MONDE SANS LIMITES

Depuis quelques décennies, une substitution s'est accomplie dans le discours organisant le lien social. Au discours théologico-politique qui présentait un monde rendu imparfait par le péché, et donc affecté par le manque, a succédé, non pas un discours à proprement parler, mais une pratique visant de fait à considérer le manque comme un accident ou une insuffisance et non comme un fait inhérent à la structure langagière. Cette tendance s'est manifestée dès le XIX<sup>ème</sup> siècle avec le développement industriel permis par la techno-science et elle connaît une accélération accrue avec les moyens de communication de notre temps. Une religion qui ne dit pas son nom s'est mise en place. Elle a ses dieux ou ses signifiants-maitre : le marché, la mondialisation, la croissance ; et son clergé : les experts de la finance et de l'économie. De fait, ce sont leurs

directives qui font crédo et le pouvoir politique semble de plus en plus réduit à en assurer la communication et à les faire accepter en corrigeant à la marge ses outrances.

Le théologico-politique suscitait un lien social organisé autour de l'amour du père où le symptôme gardait, fût parfois en le déniait, une orientation phallique, donc une jouissance limitée. On peut se demander quelles sont les incidences subjectives d'une pratique du lien social où le manque, l'absence relèvent de l'inconcevable voire du traumatique ?

Avant de répondre à cette question il importe d'approfondir ce qui organise cette pratique du lien social généré par le développement de la société industrielle.

### AVEC MARX

Marx a reconnu les effets de la révolution industrielle sur les dispositifs de pouvoir avec l'apparition d'une nouvelle classe dirigeante détentrice du capital. Il ne s'agissait pas seulement d'une succession au pouvoir de la féodalité, mais d'une autre logique qui s'imposait avec ses effets sur le lien social. La logique du capital repose sur la plus-value produite par la valeur d'échange de la marchandise, comme un supplément à sa valeur d'usage. Elle constitue le capital, ne cesse de l'accroître et finalement tend à être le seul but de la production des biens. Marx parle du fétichisme de la marchandise pour faire entendre le dévoiement de sa valeur d'usage. Il en parle même comme fétiche automate pour souligner la dimension structurelle des effets de la logique du capital et de l'appropriation des moyens de production. Curieusement, ce terme évocateur de fétiche employé par Marx ne semble pas avoir incité les cliniciens à s'interroger sur la dimension structurellement perverse de la logique du capital. Elle s'exprime dans le fait que le travail, assimilé à une marchandise source de plus-value, va voir sa fonction sociale dénaturée. Les relations entre personnes deviennent des rapports entre des choses (Cf. *Le Capital*, Livre I, PUF, pp 83-84). Cet état de fait a été tellement intériorisé et accepté que parler de l'humain en termes de « ressources humaines, dégraissage, variable d'ajustement... », ne soulève plus d'émois notables.

Précisons que la notion de fétiche chez Marx concerne la représentation de la valeur dévoyée de l'objet et pas un objet réel comme dans le fétichisme des perversions sexuelles. Elle dénote ainsi l'expansion d'un symbolique qui ne serait plus lesté par la présence de l'objet et qui ne trouverait sa consistance que dans la continuité infinie de la jouissance de son fonctionnement.

L'aboutissement du discours du Maître, et encore plus dans sa forme réifiée, c'est que « ça marche », que ça ne cesse pas de produire.

La chosification des rapports sociaux induite par la logique du capitalisme, accentuée dans sa nouvelle version financière, tend à rendre superflue la dimension de la parole dont la créativité instantanée et éphémère (Witz) ne se prête pas à la marchandisation. C'est pourquoi le discours du Maître, lui-même, parce qu'il inclut la dimension de l'impossible tend à être réifié par une pratique de la communication sans restes où les « éléments de langage » par leur répétition organisée produisent l'illusion de son universalité. Ce qui est visé, probablement sans le savoir, c'est l'évidement de l'espace du fantasme et du rêve comme lieux d'une déperdition de force de travail, lésant le processus d'accumulation du capital. C'est cette idéologie qui sous-tend, par exemple, les attaques contre le mouvement de la Psychothérapie institutionnelle et la psychanalyse, considérées comme des parlottes à effets non-évaluables.

## QUESTIONS

Aborder le symptôme de notre temps par le fil de la structure peut nous éviter l'illusion d'une révolution curatrice. Le dévoiement du capitalisme financier, s'il peut avoir des effets amplifiés par l'accumulation et les techniques modernes de communication ne s'y réduit pas. Il est rendu possible par la structure du parlêtre, soit d'un symbolique qui s'affranchirait de tout lestage par le corps et trouverait dans son fonctionnement la jouissance qui le fait consister. Un certain primat donné à la jouissance dans les derniers enseignements de Lacan n'éclaire-t-il pas sur la férocité inhérente au lien social ?

Le développement de la techno-science n'a pas seulement tué le père du théologico-politique, parce que le tuer, comme Freud l'a souligné c'était en faire un Dieu. Bien pire, il semble que ce développement soit parvenu à ce que la question du père ne se pose plus ou n'a plus de pertinence puisqu'il nous est promis une Croissance-mère qui répondra de manière immanente à nos attentes, si nous sommes patients.

La condition subjective induite par l'idéologie dominant actuellement le lien social pose la question de la possibilité d'une éthique qui ne semble plus pouvoir s'appuyer dans le social sur la fonction paternelle. Il s'ensuit une forme de perversion qui sous des aspects très divers semble s'accommoder de la marchandisation des rapports humains.

La psychanalyse peut-elle être un recours pour les exclus de la jouissance de cette nouvelle économie ? Ou pour ceux dont le discernement permet de ne pas en être dupe ?

Cela, implique que nous sortions de l'attentisme qui caractérise souvent la position de l'analyste et que nous nous autorisions à dire et à faire savoir l'inacceptable des atteintes portées à la dimension du sujet dans le social.

#### Notes

- 1- *Le Nouvel Observateur* du 15 mars 2012. Marie-France Hirigoyen, *Abus de faiblesse et autres manipulations*, 2012, J.C. Lattes.
- 2- P.C. Racamier, *Le génie des origines*, 1992, Payot.